



Consultez les fiches de lecture de cet ouvrage  
sur [www.lesnouveauxauteurs.com](http://www.lesnouveauxauteurs.com)

**Auteur : Béatrice Patinôte**

**Titre : mano scritta**

**Genre : Roman**

**EXTRAIT**

## Chapitre 1

Je m'arrachais les cheveux depuis deux heures pour essayer de trouver ce que j'allais bien pouvoir écrire. Il était maintenant 16 heures, je n'avais pas rédigé une ligne, et j'avais quatre feuillets à rendre pour le lendemain matin à 10 heures. Malgré mes tentatives, je ne parvenais pas à coucher sur le papier des phrases correctes ; les idées et les mots se bouscullaient mais rien ne convenait à mon envie et je me sentais prisonnier de mon langage. J'avais trouvé le sujet que je souhaitais développer mais rien ne voulait se mettre en place : les mots que j'alignais me semblaient vides et ne voulaient pas se mettre à vivre au fur et à mesure que je les transcrivais.

Si je restais dans l'impasse, j'allais perdre mon statut d'écrivain du mois et mes textes se retrouveraient de nouveau dans les dernières pages du *Fantastic Magazine* . Chaque mois, un groupe de lecteurs-critiques désignait, parmi cinq ou six nouvelles, l'histoire qu'il avait le plus apprécié. A la suite de ce vote, le texte choisi était mis en vedette au début du magazine tandis que les autres étaient noyés au milieu de publicités et photos diverses. Pour l'auteur élu, c'était un très bon moyen de se faire connaître ; de plus il y avait à la clé une prime qui était loin d'être négligeable, autant d'avantages qu'il était bon d'essayer de garder le plus longtemps possible si l'on souhaitait être remarqué par une maison d'édition.

Je devais donc impérativement remettre au rédacteur en chef le « cauchemar du mois ». A défaut, j'allais retomber dans les anonymes et perdre le crédit que j'avais mis tant de temps à acquérir. Pendant cinq longues années, j'avais travaillé dans l'ombre pour deux ou trois, parfois même quatre écrivains relativement renommés. Par facilité et pour subvenir aux besoins de mon ménage, j'avais choisi d'être « nègre », refusant par-là même d'affronter les éventuelles angoisses auxquelles auraient pu me vouer toute tentative de création personnelle.

J'avais occulté mes idéaux de jeunesse, si bien que mes camarades d'université me considéraient

Copyright 2008 Editions Les Nouveaux Auteurs . Tous droits réservés

comme « un raté » tandis que ma femme me qualifiait de « minable ». Je ne me sentais pas capable de voler de mes propres ailes, de m'exprimer en mon nom propre.

Pendant cinq ans, j'ai donc végété lamentablement dans le fond d'un bureau crasseux d'une grande maison d'édition dont je tairais le nom par décence afin de ne pas dénoncer indirectement les quelques auteurs pour lesquels j'ai écrit.

Sur le plan financier, j'y trouvais largement mon compte mais c'est une situation qui me comblait surtout sur le plan personnel : en effet, il m'était facile de prolonger un travail « pré mâché », je ne créais rien, je me contentais de respecter une trame, un ton, un registre littéraire, et je n'avais plus qu'à « broder » mon texte autour de ce canevas.

On avait beau me démontrer que cela n'était pas forcément à la portée du commun des mortels, je ne voyais pas en quoi mon travail était gratifiant ni même où était le mérite à monter des « romans en kit ». Au surplus, il va de soi que ce n'était pas de la grande littérature : je faisais de la rédaction dans le sens le plus scolaire qui soi. Sans chercher à dénigrer ceux qui exercent cette profession, qui est loin d'être facile, je reconnais que ma participation n'était pas glorieuse. Je « pondais » des lignes. Je savais faire cela depuis mon adolescence mais j'avais toujours usé de cette faculté dans les cas où je manquais d'inspiration ou de connaissances, il s'agissait en fait pour moi de donner un aspect plein à du « vide » lorsque je n'avais rien à dire. Or, à l'époque où j'étais nègre, c'est là que se situait mon principal problème : je n'avais rien à dire.

Bien sûr, comme un bon nombre d'apprenti écrivains, je fourmillais d'idées. Malheureusement, quand vous éliminez celles que vous trouvez banales, celles qui ressemblent à une histoire que vous avez déjà lue, celles qui se révèlent difficilement exploitables pour diverses raisons ; bref, quand vous réalisez qu'il vous manque l'essentiel : l'inspiration, toutes les idées, bonnes ou mauvaises, ne vous servent à rien !!

Il me manquait le plus fondamental : une âme littéraire, le souffle magique.

C'est là toute la puissance de la création littéraire, ce qui fait que l'on passe du vocabulaire à l'Art.

Il y a quelque chose de fascinant dans le fait de réaliser que ce qui ne constitue qu'une suite de vocables finit par s'animer d'une vie qui lui est propre pour échapper à son créateur, d'une vie parallèle à la nôtre que chaque lecteur perçoit au fur et à mesure de sa lecture.

Et quel formidable prodige permet à ces mots de prendre une densité, une matière qui les détache de ces feuilles qui les emprisonnent jusqu'à ce qu'ils soient délivrés par la lecture fiévreuse d'un lecteur empressé, accroché à une fiction qu'il ressent dans ses moindres détails ?

C'est une question que je me suis posée pendant longtemps mais je n'avais pas assez confiance en moi pour trouver la réponse ; l'inspiration, c'est bien plus que la faculté de créer une histoire, c'est le fait de vivre son écriture, c'est souffrir en même temps que ses personnages, sentir le rayon de soleil qui réchauffe nos épaules lorsqu'on le fait entrer dans une pièce, c'est savoir se projeter dans les mots pour les vivre, les sentir. C'est un moment magique, privilégié durant lequel l'écrivain s'oublie, se fond dans son texte jusqu'à devenir lui-même l'objet qu'il décrit.

Pendant toutes ces années où j'ai écrit pour d'autres, toutes ces questions et ces notions m'étaient étrangères, ce n'est qu'avec le temps que j'ai appris à sentir et à comprendre la relation quasi-charnelle qui se noue entre l'écrivain et les mots. Par moment, je sentais bien que je me dissimulais derrière mon travail mais la peur revenait alors derechef, sournoise, chaque fois plus forte. Et si je n'y arrivais pas ? Si je m'étais fourvoyé et que je devais admettre l'impossible : je n'étais pas fait pour écrire ?

Quand je repense à ces années durant lesquelles j'étais assailli par le doute, je sais que mon travail de « nègre » m'a alors sauvé du désespoir ou même du suicide. Je n'écrivais pas, certes, mais je jouais avec les mots, et c'était déjà beaucoup. Il fallait que se poursuive la lente maturation qui devait me mettre au pied du mur : créer enfin, me mettre à nu sans peur ni pudeur sous peine de sombrer dans la folie.

Un matin, après une soirée mouvementée au cours de laquelle ma femme m'avait rabaissé un peu

Copyright 2008 Editions Les Nouveaux Auteurs . Tous droits réservés

plus que de coutume, je décidai de tout quitter et de repartir à zéro. J'ai alors changé de ville, pris un travail à mi-temps dans une librairie, préférant m'éloigner momentanément de ma profession afin de me consacrer à ma « renaissance ».

Je laissai également tomber ma femme avec autant de soulagement que si l'on m'avait annoncé que j'étais guéri définitivement d'un cancer. A trente ans, je démarrai une nouvelle vie. Je rejetai tous les éléments de façade derrière lesquels je m'étais dissimulé afin de rentrer dans le moule stéréotypé de la société moderne pour me lancer dans un inconnu qui m'effrayait plus que tout : vivre enfin ma vie.

Dans les premiers temps, j'étais en proie à une véritable euphorie : chaque matin je me réveillais avec le sentiment d'être un homme neuf. Je regardais par la fenêtre de ma chambre et prenais le temps de savourer pleinement tous les petits détails qui faisaient mon quotidien.

Je n'écrivais plus, attendant de me dépouiller définitivement des automatismes de mon ancien métier. Le besoin d'être « tutoré » était encore trop présent ; j'avais tenté plusieurs fois de me remettre à écrire mais je m'étais rapidement retrouvé perdu, égaré dans les méandres de mon imagination. Sans directives précises, je me voyais dans l'impossibilité totale de construire un texte, créer des personnages, une intrigue.

La peur revenait alors, terrible, désespérante, si palpable que je la sentais au-dessus de ma tête, écrasante et impitoyable, guettant la moindre de mes tentatives pour mieux me forcer à jeter rageusement un texte que je venais de relire avec effroi tant je le trouvais froid et vide.